

Marinette Cueco

par Itzhak Goldberg, éditions Cercle d'art / collection Le pré- ; Paris, 1998

"Comment parler d'une création artistique qui emploie les composants de la nature d'une façon discrète, qui ne cherche pas à bouleverser l'environnement mais à y laisser des traces légères, parfois à peine perceptibles, au seuil de la visibilité ? Comment approcher une œuvre qui se sert des techniques dites féminines (tressage, tissage, enroulement...) mais qui refuse d'être considérée exclusivement comme une prise de position féministe ? Comment décrire avec précision un travail profondément poétique sans avoir recours aux métaphores d'usage ? Comment, avant tout, montrer la singularité de la production de Marinette Cueco face aux nombreux artistes qui, depuis une trentaine d'années, ont fait du paysage leur lieu d'activité principal ?(...).

A partir des divers "échantillons" en provenance de la nature, pierres ou plantes, Marinette Cueco fabrique des objets et des installations homogènes, mais dont les éléments conservent chacun son caractère particulier. Choisis en fonction de leurs qualités physiques (souplesse, densité, poids, couleur), ils contribuent aux effets visuels variables même quand l'auteur répète des procédés proches ou semblables.

Cette attention extrême que porte l'artiste à la matière, dont l'importance dépasse celle de la forme, s'explique probablement par son trajet. Au vu des étapes parcourues par ceux, que faute de mieux, l'histoire de l'art inclut dans la mouvance Land Art, ces différents artistes ont tous pratiqué d'autres techniques plastiques (photographie, vidéo, sculpture, art minimal ou art conceptuel) avant de s'affronter directement à la nature. Chez Marinette, au contraire, le monde végétal est présent dès ses premières créations. Tout laisse à croire que la langue des plantes est son langage propre, en quelque sorte son langage naturel.

(...)

Toutefois, même un langage naturel s'acquiert graduellement et développe un vocabulaire et une syntaxe de plus en plus complexes. Ainsi, à partir de 1960, Marinette fait en quelque sorte ses gammes en pratiquant le tissage et la tapisserie, parfois même de façon artisanale. En 1978 elle débute son activité artistique principale en se concentrant sur le tissage et le tressage d'herbes. Les premières œuvres exposées en 1979, puis en 1982, sont des carrés (41 cm x 41 cm), dont le titre ne fait que décrire avec précision l'herbe choisie et la technique employée (Liseron Soldanelle et joncs à feuilles tranchantes tissées obliquement, Convolvulus Soldanella ou liseron soldanelle entrelacé, festonné, Cerasus ou queues de cerises, brins enchevêtrés...).

(...)

Le Land Art de proximité pratiqué par Marinette Cueco a un cousin Italien qu'on appelle familièrement Arte Povera. Chez Giuseppe Penone, par exemple, on trouve la même préférence pour la matière d'origine organique ou minérale (terre, verre, textile), la même volonté de se laisser guider par des formes naturelles qu'il découvre autour de lui, le même engagement physique dans le geste. Mais les résultats qu'obtient Penone et les autres membres du groupe sont différents de ceux de Marinette. Les travaux de Marinette, même quand il s'agit de volumes, s'accrochent à la terre, appartiennent pleinement à ce qu'elle appelle la "culture paysanne". Des boulettes, des égagropiles (des boules de poils qu'on trouve à l'intérieur de la panse des vaches) des pelotes tressées et enroulées forment des sculptures (encore qu'il faudra parler de la ronde-bosse, terme évocateur qui décrit parfaitement ces objets sans angles) dont les formes et les couleurs sont des rappels constants de leurs origines. Jardins, sculptures organiques au ras du sol, herbiers installés dans des caisses ; dans toutes ses réalisations artistiques, Marinette Cueco quitte rarement la dimension horizontale (une exception notoire est le rideau de fibres tressées et nouées qui glissent au long d'une tour au jardin du musée de Rochechouart). Ce choix ouvre un échange avec la nature où l'artiste s'immerge et se fond subtilement dans un univers vaste, tout en affirmant sa singularité. Son rêve, dit-elle, est qu'on regarde son travail aussi peu et aussi profondément qu'un pré."